

J.-M. Colletta et A. Tcherkassof (éd.), *Les émotions*

Christine Béal



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/2692>
DOI : [10.4000/praxematique.2692](https://doi.org/10.4000/praxematique.2692)
ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 2 janvier 2003
Pagination : 219-224
ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Christine Béal, « J.-M. Colletta et A. Tcherkassof (éd.), *Les émotions* », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 41 | 2003, mis en ligne le 01 janvier 2010, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/2692> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.2692>

J.-M. COLLETTA et A. TCHERKASSOF (éd.)

LES ÉMOTIONS

Liège : Mardaga, 2003

L'ouvrage dirigé par Colletta et Tcherkassof s'organise en trois parties qui reprennent des contributions faites à un colloque international organisé en 2001 à Grenoble autour du thème *Emotions, Interactions et Développement*. Ce colloque faisait lui-même suite à deux précédentes rencontres au cours desquelles des chercheurs d'horizon divers avaient eu l'occasion de confronter leurs travaux sur les émotions. L'ouvrage, qui regroupe un grand nombre d'articles, reprend donc les trois grandes approches distinctes de la problématique des émotions qui avaient fait l'objet de communications à ce colloque : approche psychologique et cognitive, approche linguistique et communicationnelle, approche développementale. Les auteurs revendiquent dès l'introduction le fait que les émotions appellent un traitement pluridisciplinaire.

Les articles de la première partie présentent de nouveaux points de vue sur les émotions et les résultats de différents types de recherche inspirée par l'observation de phénomènes empiriques.

Un premier article « recadre » certaines idées reçues sur les émotions. À une conception classique de l'émotion qui en fait une expérience intime, un état subjectif en quelque sorte *subi*, Frijda oppose l'idée que l'émotion est en fait une source puissante de motivation qui modifie la relation du sujet au monde. Les émotions poussent l'individu à l'action, à la fois sur le plan mental et corporel. Elles sont dirigées vers un but, vers une satisfaction finale. Différents niveaux de dispositions motivationnelles sont envisagés ainsi que différentes conceptions de la structure des motivations émotionnelles. Une dernière section aborde la question du déclenchement des émotions, qui apparaît lié à l'évaluation que l'individu fait des événements en termes de pertinence par rapport à lui-même et en termes de possibilités de réaction qui lui sont offertes. En dernière analyse, les émotions apparaissent donc comme un pont entre la cognition et l'action.

Les articles suivants présentent les résultats de diverses expériences visant à vérifier certaines hypothèses relatives aux modes de communication des émotions et à leurs conséquences pour les individus : question de l'invariance des signes expressifs du visage (Boris et Lioussine), problème de l'encodage et du décodage de l'émotion dans la voix (Scherer, Bänziger et Grandjean), phénomènes d'échoïsation et d'empathie inférentielle de la part de l'énonciataire (Cosnier), effets du partage social de l'émotion sur la récupération émotionnelle du sujet et sur la construction symbolique de l'expérience individuelle (Rimé et Herbette, Zech) ou encore sur la cohésion du groupe (Espitalier, Tcherkassof et Delmas).

D'un point de vue méthodologique, il s'agit en général d'expériences en laboratoire suivant des protocoles expérimentaux précis mis en place à partir d'hypothèses ou de constats empiriques. Certaines suivent les méthodes d'investigation classiques de la psychologie sociale à partir de tâches et de questionnaires distribués à des échantillons de population choisis par les chercheurs, d'autres ont été rendues possibles par les récents développements dans les sciences et les nouvelles technologies : vidéoscopie des interactions en face à face, synthétiseur vocal, traitement numérique de l'image, progrès de la neuropsychologie et de l'imagerie cérébrale. La nécessité de contrôler les variables dans ce type d'expérience amène à faire certains choix qui peuvent poser problème quant à l'authenticité des données obtenues : celui, par exemple, de travailler avec des acteurs au lieu d'utiliser des enregistrements spontanés. Cependant, ces contraintes qui seraient de véritables obstacles d'un point de vue de linguiste — on sait que le dialogue « de fiction » n'est jamais tout à fait comparable à la parole spontanée — ne semblent pas trop affecter les résultats dans la mesure où la perspective est ici psychologique et cognitiviste. En ce qui concerne les objectifs, certaines de ces expériences ont pour but une meilleure compréhension de la façon dont les émotions sont communiquées et reconnues : y a-t-il une « grammaire » des émotions décodées à partir de signaux ? C'est ainsi que l'article de Boris et Lioussine met en évidence l'existence d'une unité plus petite que le visage lui-même, la « bouche souriante », dont la signification est indépendante du contexte (au sens du reste du visage), et à laquelle ils donnent le nom de « primitive icônique ». Celui de Scherer, Bänziger et Grandjean met en évidence les caractéristiques vocales sur lesquelles les auditeurs s'appuient subconsciemment pour reconnaître les émotions exprimées. On peut ainsi par exemple distinguer la colère agressive de la colère frustrée et les décrire en termes d'effets sur la voix. Cosnier montre que l'émotion n'est pas simplement décodée par l'énonciataire à partir de signaux émotionnels langagiers et non-verbaux (expressions faciales, postures) produites par l'énonciateur, mais qu'elle est partagée et ressentie sous une forme « corporalisée » par l'un comme par l'autre : chez l'énonciateur, la gestualité « aide à penser » et joue un rôle sur les fonctions végétatives. Cela déclenche chez l'énonciataire un phénomène de contagion affective et motrice — particulièrement évident dans le cas des rires ou des larmes — auquel Cosnier donne le nom d'empathie inférentielle.

Les autres expériences rapportées dans cette première partie de l'ouvrage consacrée aux approches cognitivistes et psychologiques s'attachent à mesurer l'impact de la verbalisation des émotions sur l'énonciateur et sur les partenaires ou le groupe auxquels il se confie. Ces expériences infirment globalement l'idée reçue selon laquelle verbaliser une émotion en diminuerait l'intensité, ce qui ne veut pas dire pour autant que parler ne « soulage » pas :

les expériences montrent au contraire que les bénéfiques sont nombreux sur les plans du bien-être subjectif et de la santé physique. Enfin elles montrent aussi que le partage des émotions joue un rôle important dans la cohésion des groupes sociaux.

La deuxième partie s'adresse plus particulièrement aux linguistes. Une dizaine d'articles, de longueur très variable, illustrent différentes facettes de ce qu'il est convenu aujourd'hui d'appeler le message global, c'est-à-dire celui qui intègre les éléments para-verbaux et non verbaux dans l'analyse des comportements langagiers. Ce souci d'une approche large apparaît bien dans le titre, puisque la deuxième partie s'intitule « Les émotions dans la langue, la parole, le discours, et l'interaction ». Bien que la majorité des articles reste très nettement centrée sur les productions langagières, les approches varient considérablement, allant d'une démarche sémantico-syntaxique (Martin) à un cadre interactionniste et ethnométhodologique (Drescher) en passant par l'analyse du discours et la pragmatique (Auchlin, Maury-Rouan, Vion). Une place est également faite aux apports des prosodistes et gestualistes (Caelen-Haumont & Bel, Juven). Après un état des lieux dressé par l'article de Christian Plantin, les contributions suivantes se répartissent entre celles qui relèvent plutôt d'une réflexion théorique et celles qui relèvent d'une démarche empirique à partir de l'analyse de corpus authentiques tels que des témoignages enregistrés ou des interactions de vente filmées.

Par-delà la variété des approches et des supports, un certain nombre de préoccupations récurrentes émergent au fil de la lecture. Un des obstacles rencontrés semble résider dans le fait que les outils d'analyse linguistiques ne permettent qu'une vue très partielle des émotions, celle qui correspond à leurs manifestations langagières repérables dans le discours. C'est donc essentiellement sous l'angle de la communication que les linguistes peuvent aborder les émotions, en tant qu'elles peuvent la faciliter, l'inhiber ou la manipuler ; mais c'est avec une certaine difficulté qu'ils tentent de créer des passerelles vers d'autres disciplines dans le but d'intégrer les dimensions cognitives, psychologiques et même physiologiques du phénomène « émotion », dimensions pourtant incontournables car jouant un rôle même au niveau communicationnel. Plantin propose un essai de synthèse avec son système d'« axes de construction de l'émotion » qui forment une contrepartie discursive à l'analyse de la composante cognitive des émotions. D'autres articles tentent également d'articuler émotion, cognition et discours, ou encore intègrent des éléments prosodiques, gestuels ou proxémiques dans leur analyse, mais il n'en reste pas moins que la production d'un modèle synthétique véritablement satisfaisant reste évasive.

Une autre problématique de l'analyse des émotions sous l'angle langagier est la question de la dimension sociale de l'émotion, de son affi-

chage, et donc de son authenticité. Le besoin de faire une distinction entre l'émotion comme processus interne aux sujets (a priori inaccessible au linguiste) et sa mise en scène dans l'expression revient sous la plume de nombreux auteurs. Certains comme Plantin opposent la communication émotive (intentionnelle, contrôlée) à la communication émotionnelle (vécue, spontanée), d'autres les émotions privées aux émotions normatives (Martin), d'autres enfin évoquent la « socialisation de l'expressivité » (Danblon), l'« empreinte socioculturelle », le « côté public » des émotions dans l'interaction (Drescher) ou encore envisagent la possibilité d'« argumenter des émotions » et un « devoir éprouver » (Juven). En d'autres termes, l'émotion dans le langage est toujours une question de codage tout en étant reliée au vécu du sujet parlant.

Cette dimension conventionnelle des émotions dans la communication est indissociable de la possibilité d'agir sur l'interlocuteur. Cette fonction des émotions intéresse spécialement les interactionnistes puisqu'il s'agit là d'un phénomène qui illustre particulièrement bien un de leurs postulats de base, à savoir l'influence mutuelle des participants dans le dialogue. Maury-Rouan et Priego décrivent un type de situation dans lequel il s'agit plutôt de gérer une situation un peu délicate en créant un lien affectif avec l'interlocuteur, Drescher dresse une liste des procédés discursifs favorisant le partage de l'investissement affectif, Juven et surtout Lorenzo-Basson montrent comment l'affichage d'une certaine empathie peut servir des objectifs commerciaux. On retrouve ici la notion d'échoïisation développée par Cosnier dans la première partie. L'émotion dans les interactions apparaît ainsi à l'intersection de la psychologie, de la sociologie et de la linguistique.

Si les psychologues semblent peu se préoccuper de considérations linguistiques, se contentant, lorsqu'ils utilisent les productions verbales de leurs « cobayes », d'analyser des contenus, les linguistes, de toute évidence, se posent davantage la question de la délimitation de cet objet d'étude qui leur donne du fil à retordre. Son caractère interdisciplinaire est au centre de leur réflexion et la question des passerelles vers d'autres disciplines n'est jamais loin. L'aspect un peu éclectique de cette partie ne fait donc que refléter une problématique plus large qui est celle des sciences du langage en général dès lors qu'elles ne se cantonnent plus à l'étude de la langue en tant que code, mais se tournent vers les usages et la communication. On peut donc parler aujourd'hui d'une approche pluridisciplinaire à l'intérieur même des sciences du langage, dont on voit une illustration dans ce volume.

La troisième partie, beaucoup plus courte, contient cinq articles autour du thème des « émotions chez l'enfant ». Dans cette perspective développementale, la démarche scientifique n'est pas fondamentalement différente de celle des articles de la première partie : on y retrouve les mêmes types d'ex-

périmentation et d'observation de type psychologie clinique. Les termes abordés couvrent la compréhension des émotions, l'usage du lexique émotionnel, les fonctions du rire et de l'humour et l'influence de divers stimuli sur l'état émotionnel.

Les trois premiers articles rapportent les résultats d'expériences destinées à vérifier des hypothèses sur la compréhension et la maîtrise des émotions par les enfants de différents âges. Harris et Pons font un tour d'horizon d'un certain nombre d'enquêtes assez fragmentaires sur la compréhension des émotions chez l'enfant avant de proposer leur propre « Test of emotion comprehension » qui permet de mesurer neuf composantes fondamentales. Les résultats de cette recherche permettent de dégager trois phases hiérarchiquement organisées dans le développement des enfants : capacité de reconnaissance des émotions d'autrui à partir d'expressions faciales, capacité à comprendre les motivations des émotions, capacité à reconnaître les émotions mixtes et à intervenir sur ses propres émotions pour les réguler. Les auteurs soulignent l'intérêt de ce type d'information dans le cadre d'interventions thérapeutiques. Garitte et Legrand attirent l'attention sur les écueils rencontrés pour mesurer la relation entre humour et compétence sociale après une étude qui, de l'avis même des auteurs, n'a produit des résultats que « partiellement satisfaisants ». Piolat et Gombert s'intéressent aux paramètres qui peuvent influencer l'usage du lexique émotionnel chez des enfants de 11 ans. Elles montrent que la couleur du support papier sur lequel est présentée une histoire en images a une incidence directe sur la manière dont les enfants restituent l'histoire sous forme de récit écrit. Leurs résultats sont à l'opposé de ce qui avait été constaté dans une autre étude similaire avec des adultes, ces derniers ayant réagi de façon différente aux couleurs perçues comme « gaies » ou « tristes ».

L'article suivant rejoint plutôt les articles de la deuxième partie du point de vue méthodologique, puisqu'il applique les principes d'analyse de l'enchaînement conversationnel à des enregistrements d'enfants en train d'écrire une histoire en petit groupe. Il s'agit de mesurer le rôle et les fonctions du rire au cours de la conversation. À travers l'analyse interlocutoire de plusieurs extraits, l'auteur montre comment les rires, dans ce cas particulier, servent à créer une ligue contre l'un des participants.

Enfin, le dernier article présente un contexte particulier d'interaction, puisqu'il s'agit d'un inventaire des différentes manières de calmer les pleurs d'un bébé. L'auteur présente les résultats d'un certain nombre de recherches expérimentales puis ceux d'une recherche filmée en milieu naturel. Cette dernière permet de mettre en évidence les caractéristiques et la sensibilité individuelles des nourissons, et de conclure qu'il n'existe pas de technique a priori supérieure ou applicable à tous.

Le lecteur ne peut donc qu'acquiescer à la remarque de Coletta et Tcherkassof dans leur préface sur la diversité des perspectives et des approches entre les différentes disciplines qui s'intéressent aux émotions. On en a ici un bel exemple, et l'on est toujours un peu surpris de découvrir à quel point les méthodes et les enjeux peuvent varier sur des sujets interdisciplinaires comme celui-ci, tant il est vrai que sa propre formation entraîne une certaine conception des problèmes, un certain type de questionnement et une démarche méthodologique qui semblent aller de soi. Les psychologues trouveront peut-être que les linguistes accordent trop d'importance à la dimension institutionnelle, socio-culturelle ainsi qu'au codage linguistique et syntaxique des émotions, et qu'ils se désintéressent trop de la dimension individuelle et subjective. Les interactionnistes resteront à leur tour sans doute un peu perplexes devant les expériences de laboratoire souvent décontextualisées qui sont monnaie courante chez les psychologues et les cognitivistes, et se poseront la question de la validité éthologique de ces résultats. C'est peut-être en fait ce qui fait l'intérêt et l'originalité de ce volume : en regroupant des contributions venues d'horizon aussi différents sous un même titre, il oblige ses lecteurs à découvrir des approches qui ne leur sont pas familières et qu'ils n'auraient peut-être pas eu la curiosité d'aller chercher ailleurs sans cela. On peut espérer que cet ouvrage résolument pluri- et interdisciplinaire contribuera à encourager le dialogue dans un champ d'investigation qui ne peut que bénéficier de regards croisés.

Christine BEAL
Praxiling